

Louise Labé (1524-1566)

Louise a écrit en italien, le saviez-vous ?

*Non havria Ulysse o qualunqu'altro mai
Piu accorto fù, da quel divino aspetto
Pien di gratie, d'honor & di rispetto
Sperato qual i' sento affanni e guai.*

*Pur, Amour, co i begli ochi tu fatt'hai
Tal piaga dentro al mio innocente petto,
Di cibo & di calor gia tuo ricetta,
Che rimedio non v'e si tu n'el dai.*

*O sorte dura, che mi fa esser quale
Punta d'un Scorpio, & domandar riparo
Contr'el velen' dall'istesso animale.*

*Chieggio li sol' ancida questa noia,
Non estingua el desir à me si caro,
Che mancar non potra ch'i' non mi muoia.*

Soit, ceci – en version calquée sur le texte originel, et bien boiteuse, forcément ; mon italien a ses limites – mes rimes sont tirées par les cheveux, et j'abandonne pour les tercets –, et cet italien-là date... Si quelqu'un(e) trouve mieux que moi, je serai reconnaissant... :

N'aurait Ulysse ni nul autre vraiment,
Plus astucieux encore, de tel divin aspect
Plein de grâce, d'honneur et de respect,
Pensé ce que je sens de malheurs et tourments.

Amour, avec ces yeux, tu as ouvert pourtant
Si grande blessure en mon cœur innocent,
Qui déjà abrite telle ardeur venue de toi
Que le remède ne peut venir que de toi.

Ô terrible destin, semblable à la piqure
Du dard du scorpion, qui a pour seul remède
Le venin de ce même animal.

Que le soleil consume cette peine,
Mais n'éteigne pas ce désir à moi si cher,
Sans lequel je ne pourrais être ce que je suis.

Citons maintenant quelques incontournables :

*O beaux yeus bruns, ô regars destournez,
O chaus soupirs, ô larmes expandues,
O noires nuits vainement atendues,
O jours luisans vainement retournez:*

*O tristes pleins, ô desirs obstinez,
O tems perdu, ô peines despendues,
O mile morts en mile rets tendues,
O pires maus contre moy destinez.*

*O ris, ô front, cheveux, bras, mains & doigts:
O lut pleintif, viole, archet & vois:
Tant de flambeaus pour ardre une femmelle!*

*De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endroits d'iceus mon cœur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.*

Un anglophone canadien en a donné deux versions (il dédie ses versions au jazzman Chet Baker.
Pourquoi pas !)

Dark brown eyes untrained glance averted
heated sighs and tears night attended
bright day turning obstinate lust sad

complaint lost time spent pain 1,000
deaths caught in 1,000 snares and
worselaughter brow hair arms hands and fingers

pleading instruments and ardent voice
Enflamed inside and out I bitch
that no spark leaps back to you my punk

Alternate translation :

You're beautiful brown eyes turned away
your heat black night needless tears dropped
obstinate want bright day returning
and lost moments death caught in your trap
and worse still you your laughter your hands
on strings your bow on my arched expanse

So many flames raise a girl's ardour
I ask myself match after match why
you never catch fire never get burned

© Edward Byrne, Nomados, Vancouver.

—

On ne peut se dispenser de :

*On voit mourir toute chose animée,
Lors que du corps l'ame s'utile part:
Je suis le corps, toy la meilleure part:
Ou es tu donc, o ame bien aymée?*

*Ne me laissez par si long tems pâmée,
Pour me sauver apres viendrois trop tard.
Las, ne mets point ton corps en ce hazard:
Rens lui sa part & moitié estimee.*

*Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre & revnë amoureuse,
L'accompagnant, non de severité*

*Non de rigueur : mais de grace amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à present favorable.*

Ni, bien sûr, de :

*Je vis, je meurs : je me brule & me noye ;
J'ay chaut estreme en endurant froidure:
La vie m'est & trop molle & trop dure.
J'ay grans ennuis entremeslez de joye:*

*Tout à un coup je ris & je larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure:
Mon bien s'en va, & à jamais il dure:
Tout en un coup je seiche & je verdoye.*

*Ainsi Amour inconstamment me meine:
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me treuve hors de peine.*

*Puis quand je croy ma joye estre certaine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.*

—

Enfin, ceci :

*Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premierement de son feu ma poitrine,
Tousjours brulay de sa fureur divine,
Qui un seul jour mon cœur n'abandonna.*

*Quelque travail, dont assez me donna,
Quelque menasse & procheine ruïne:
Quelque penser de mort qui tout termine,
De rien mon cœur ardent ne s'estonna.*

*Tant plus qu'Amour nous vient fort assaillir,
Plus il nous fait nos forces recueillir,
Et toujours frais en ses combats fait estre:*

*Mais ce n'est pas qu'en rien nous favorise,
Cil qui les Dieux & les hommes mesprise:
Mais pour plus fort contre les fors paroître.*

Avec, pour celui-ci, la version de Rilke, en complément, qui ne peut qu'être excellente :

Seitdem der Gott zuerst das ungeheuer
glühende Gift in meine Brust mir sandte,
verging kein Tag, da ich davon nicht brannte
und dastand, innen voll von seinem Feuer.

Ob er mit Drohungen nach mir gehascht,
mir Mühsal auflud, mehr als nötig, oder
mir zeigte, wie es endet: Tod und Moder –,
mein Herz in Glut war niemals überrascht.

Je mehr der Gott uns zusetzt, desto mehr
sind unsre Kräfte unser. Wir verdingen
nach jedem Kampf uns besser als vorher.

Der uns und Göttern übermag, ist denen
Geprüften nicht ganz schlecht: er will sie zwingen,
sich an den Starken stärker aufzulehnen.

On l'appelait *La Belle Cordière*, parce que toute la famille était de cette profession : son père s'appelait Charly, et avait pris pour épouse la veuve d'un cordier, dont il était l'apprenti, et pour faire bonne mesure, il lui prit aussi son nom : Labé ! L'épouse mourut, et Pierre Labé, ex-Charly, reprit femme, d'où naquit Louise, qui, elle, épousa un homme qui s'appelait Perrin et vendait des cordes... En tout cas, il était riche et elle put ainsi se consacrer à sa passion des lettres ; elle lisait le latin, le grec, l'espagnol, l'italien... elle avait une belle bibliothèque... elle montait aussi à cheval sur la place Bellecour, à Lyon, et pas en amazone ! Monsieur Wikipedia vous dira tout ça.

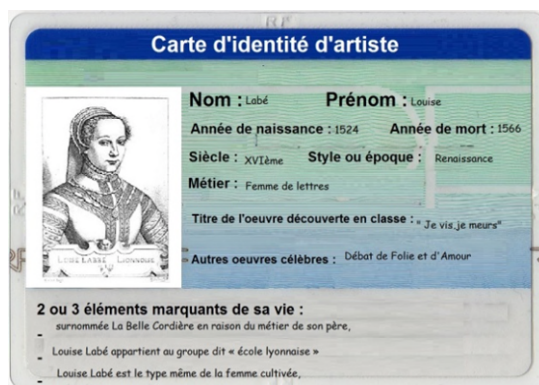
Louise vivait à l'époque des Du Bellay, Ronsard, Pelletier du Mans, Pontus de Tyard et autres galopins d'acabit conséquent (j'en citerai sans doute un ou deux, un de ces jours) ; elle savait les *Métamorphoses* d'Ovide par cœur, ou presque (Ezra Pound aussi, plus tard) ; on ne lit pas assez les *Métamorphoses* d'Ovide ; elle aussi, comme Christine de Pizan, n'aimait pas tellement le *Roman de la Rose* ; et dans sa bonne ville de Lyon, elle fréquentait un homme singulier, dont assurément je devrai un de ces jours aussi citer quelques vers pour faire plaisir à un auteur contemporain qui se reconnaîtra (il aime la *Sauvagerie*), le nommé Maurice Scève, ainsi que la petite Pernette du Guillet (les amours de ces deux-là connurent des obstacles : il avait 35 ans, elle en avait quasi 20 de moins, et c'est le mari de Pernette qui la publia après sa mort ; la pauvre mourut à 25 ans, lors d'une épidémie de peste.

Un universitaire distingué pense que Louise, bien que femme cultivée et pratiquant l'équitation à califourchon, ne fut qu'une sorte de courtisane ; il faut dire que la personnalité réelle de Louise relève grandement de l'hypothèse, car les éléments biographiques assurés font défaut : chevalier (?), lesbienne, prostituée... Une tapineuse célèbre de son temps, la Belle Louise, aurait fourni, même, ce sur-nom de « Louise Labé », c'est ce que pense à son tour une autre universitaire (toujours distinguée), et Marc Fumaroli lui a donné sa bénédiction (à la thèse d'icelle universitaire) : Louise Labé serait un mythe. *Horresco referens* ! Louise Labé est réelle : je l'entends.

J'ai donné les textes bruts, sans conversion en français moderne ; le moyen français n'est pas si difficile. Seules les particularités de l'orthographe d'alors peuvent faire un léger obstacle, parfois. Rilke parvient à faire sa version sans problème, version que je juge très forte : il a même réussi ses rimes, lui.

Ce n'est qu'à partir de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539, la langue devenant « officielle » sous François 1^{er}) qu'on commence à normaliser l'orthographe, et encore ! chaque atelier de typographie a ses us ; puis c'est avec la Création de l'Académie par Richelieu (à l'époque du *Cid*) que la langue devient d'État, c'est-à-dire instrument du pouvoir politique. Petit rappel historique. Ne me remerciez pas.

Certains pédagogues d'occasion s'amuseⁿt sur la Toile :



Carte d'identité d'artiste

	Nom : Labé Prénom : Louise
	Année de naissance : 1524 Année de mort : 1566
	Siècle : XVIème Style ou époque : Renaissance
	Métier : Femme de lettres
	Titre de l'oeuvre découverte en classe : « Je vis, je meurs »
	Autres oeuvres célèbres : Débat de Folie et d'Amour

2 ou 3 éléments marquants de sa vie :

- surnommée La Belle Cordière en raison du métier de son père,
- Louise Labé appartient au groupe dit « école lyonnaise »
- Louise Labé est le type même de la femme cultivée,

On n'a en fait à peu près que cette représentation conventionnelle de Louise Labé.

Parmi les interprétations de certains sonnets, celles-ci, par [Jacques Doyen](#), puis par le groupe [Poé'zic](#) :

